

Michel RÉGNIER

SEIZE TABLEAUX  
DU  
MONT SAKURAJIMA

桜島十六枚の絵



Éditions  
Philippe Picquier

Les droits d'auteur de ce roman seront versés aux sinistrés  
du petit port d'Ayukawa, dévasté par le tsunami du 11 mars 2011.

*Dans leur écriture en romanji (transcription en caractères latins), certains noms propres (personnages historiques, divinités, lieux, temples, etc.) peuvent varier selon les auteurs et ouvrages. Pour les noms de famille, inscrits dans ce livre selon la règle occidentale – prénom suivi du nom de famille –, l'ordre est inversé dans la langue nippone écrite et parlée, où le patronyme précède le prénom. Les mots japonais restent invariables au pluriel, sauf pour les mots francisés.*

© 2012, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0360-3

## Note de l'auteur

Je ne peux ici nommer toutes les personnes qui, durant mes nombreux séjours au Japon, m'ont aidé à mieux comprendre ce pays auquel je suis profondément attaché. Avec elles, j'ai souvent mesuré notre ignorance occidentale, alors que de l'autre côté de la Terre notre avenir, peut-être, se dessine dans les bords de très anciennes et riches civilisations.

Aujourd'hui, je remercie donc plus particulièrement celles et ceux qui m'ont offert leur amicale collaboration lors de la préparation et de l'écriture de ce roman. Tout d'abord Yukari Ochiai, mon épouse, ainsi qu'Etsuko Abe, Katsushi et Reiko Ando, Claude Blouin, Mitsuko Chikuchishin, Manubu Endo, Anna Helleur, Mariko Kayano, Junko Kimura, Satomi Konya, Konomu Kubo, Hiroshi Maemura, Eri et Shinichiro Matsumura, Toru Miura, Koji Nakahara, Yuki Nakamura, Shoko Ochiai-Galand, Miyuki Saito, Takeru Tabata, Takehiro Takayama, Tsuyoshi Takayanagi, Miguel F. Vasquez Archdale, Toshiko Yamada et le Kagoshima City Museum of Art.

En terminant ce livre, je pense toujours à Eri, qui elle aussi m'a fait aimer Kagoshima et Shigetomi, et dont la mère a été emportée par le tsunami, à Kesenuma.



*La vie d'une fleur est courte  
et longue la souffrance.*

FUMIKO HAYASHI

## Généalogie des KORIYAMA

KORIYAMA Eisaku et Sueko

KORIYAMA Kensaku et SHIMOIRISA Teruko

KORIYAMA Chunosuke et MORI Kimiko

KORIYAMA Rinzo

KORIYAMA Hideo et AKUNAE Kinu

KORIYAMA Hiromi

KORIYAMA Takeru et IMUTA Yukiko

KORIYAMA Aiko

KORIYAMA Emiko et FUKUNAGA Toru

FUKUNAGA Misako et KAZIYA Masashi

KAZIYA Ikaru et HAMASAKI Yumi

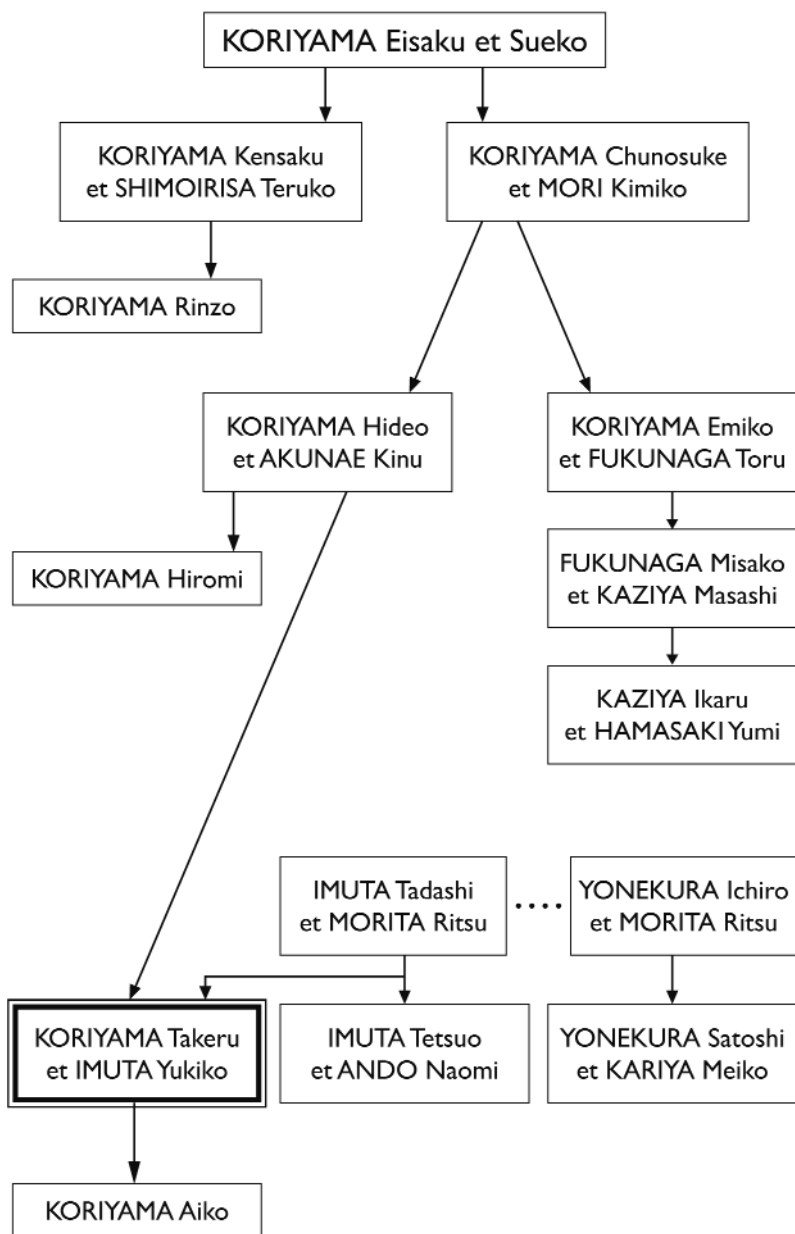
IMUTA Tadashi et MORITA Ritsu

IMUTA Tetsuo et ANDO Naomi

YONEKURA Ichiro et MORITA Ritsu

YONEKURA Satoshi et KARIYA Meiko

## Généalogie des KORIYAMA







Depuis vingt-deux ans, Takeru Koriyama est conducteur de tramway sur l'une ou l'autre des deux lignes desservant Kagoshima, la grande ville portuaire de la baie de Kinko, dans le Sud de Kyushu. En complet bleu marine, chemise blanche et cravate, il porte une casquette noire d'où pend un petit micro qui lui permet de communiquer avec les passagers. A l'instar des conducteurs de locomotive, d'autobus, de camion et de taxi, il travaille chaque jour avec des gants de coton blancs. Blancs, jamais gris. Dire qu'il est courtois serait un euphémisme, car les mille saluts à la descente des voyageurs ne sont pas ceux d'un robot. Parfois même, il quitte son siège afin d'aider un handicapé ou pour mieux informer un étranger. La propreté des tramways et le civisme des passagers sont à l'ave-nant, même aux heures d'affluence, avec les essaims d'écoliers en uniformes fraîchement repassés. Au creux des journées, alors que la lumière joue au gré des orientations de la voie, de beaux résumés du Japon s'affichent sur les banquettes latérales. Des paysans voûtés dans le coton raide, des hommes d'affaires habillés tels des ministres, des femmes parfumées dans leurs tenues délicates, des adolescentes en jeans serrés ou provocantes minijupes. Dans la régularité de leur horaire,

certains passagers sont presque devenus familiers à Takeru Koriyama.

Cependant, il est un personnage bien particulier qu'il retrouve chaque jour, d'humeur différente : la haute silhouette de mont Sakurajima jouant à cache-cache dans l'enfilade des rues et parmi les créneaux des édifices, et apparaissant moins brièvement dans la fenêtre de quelques larges avenues centrales. Brouillé dans la brume, ou découpant nettement dans le contre-jour matinal ses trois cimes – l'Ondake, le Nakadake et surtout le Minamidake, tous trois à plus de mille mètres d'altitude –, le volcan titille les nuages ou se masque avec la pluie, dore ses arêtes vives au-dessus des flancs verts, bleus ou ocre lorsque le soleil descend sur la côte de Satsuma. Dans son demi-sommeil, le volcan est à la fois le fier symbole, le repère, le phare, le dieu de la ville. Et son danger. Son vieil ennemi qu'elle n'est pas sûre d'avoir apprivoisé. Takeru le sait : le visage du Sakurajima est plus impénétrable que celui du Bouddha.

Voilà une semaine, Aiko Koriyama a recommandé à son père de ne pas manquer l'exposition picturale consacrée au volcan. Son épouse, Yukiko, le lui a également répété. Hélas ! vingt ans après l'ouverture du nouveau musée de Shiroyama-cho, Takeru n'y est allé que deux fois. En ce sens, il se reconnaît médiocre citoyen, préférant la nature aux lieux que l'on réserve à ses icônes.

Aujourd'hui enfin, ayant été relevé à quinze heures, il se rallie au conseil des deux femmes. Mais le talent des peintres suscite en lui bien plus que de l'admiration. Il réveille, aiguise le passé. L'histoire d'une famille. En ce

printemps 2007, le musée d'Art de la Ville de Kagoshima présente donc trente-neuf tableaux du célèbre volcan s'élevant sur l'île de Sakurajima, face à Kagoshima. Oui, il est à la ville ce que le Vésuve est à Naples : un rappel de la fragilité des hommes face aux colères de la Terre. Et les vingt peintres qui, entre 1900 et 1988, en ont fait le portrait parlent aujourd'hui au wattman dans une langue sans âge, sinon celle de quatre générations. LA BEAUTÉ DU MONT SAKURAJIMA, affiche le musée à l'entrée de sa grande salle, et cette beauté se décalque aussi sur la terre.

Takeru ne s'attarde pas devant le premier tableau, réalisé en 1900 par Gyohan Eguchi, en un temps où les peintres japonais perpétuaient une tradition héritée de la Chine. Une époque où leurs sujets favoris étaient le Fuji-Yama, la chute de Nikko et celle de Nachi. Ce n'est qu'en 1895 qu'un artiste né près du volcan Sakurajima, Masayoshi Tokonami, le peignit, deux ans avant sa mort. L'illustre Hiroshige lui avait bien consacré une gravure sur bois quarante ans plus tôt, mais sans l'avoir jamais vu, et si l'œuvre ne manquait pas d'intérêt, on n'y reconnaissait pas vraiment le Sakurajima.

C'est le neuvième tableau qui le premier retient l'attention de Takeru. Bien que de petit format, l'huile de Kanehide Yamashita, titrée ÉRUPTION DU MONT SAKURAJIMA, évoque puissamment l'embrasement d'apocalypse que fut l'éruption de 1914. Natif de Kagoshima, son auteur s'était, à Tokyo, formé avec le grand peintre Seiki Kuroda, avant de revenir au pays natal à la mort de sa mère, en 1912. Devant cette toile de l'enfer, le visiteur réentend les paroles de son grand-père alors qu'il n'avait que huit ans. Il les réentend plus précises que jamais. Là-bas dans la maison de bois d'Ayukawa, si loin de Kagoshima.

— *Yo mo sue kato o motta...* J'ai pensé que c'était la fin du monde. Très tôt ce 12 janvier, une grande fumée blanche a jailli du cratère, puis des versants est et ouest du volcan. Et à dix heures une fumée noire, suivie par une terrible éruption. Un enfer qui est monté si haut. Plus tard, on m'a dit : à une hauteur de huit kilomètres. Dans le hangar à poissons où je travaillais, nous sommes tous sortis. Sans bien réaliser ce qui se passait. Toutes sortes de bruits couraient, pour la plupart insensés. Puis avant la nuit, un fort tremblement de terre a secoué la ville en causant des éboulements. Et en laissant plus de cent morts et blessés. Une heure plus tard s'est élevée une impressionnante colonne de feu, suivie par un flot de lave qui, lui, n'a guère cessé jusqu'à la fin du mois.

Ah, Takeru! il y eut tant de lave du côté de Nabeyama, sur le flanc est, qu'elle a envahi, rempli le détroit de Seto et relié l'île de Sakurajima à la côte de Tarumizu. Tant de lave qu'elle a recouvert cinq villages, en brûlant plus de deux mille maisons. Deux mètres de lave sur Sakurajima devenue presque île, et à vingt kilomètres encore, sur le Takakumayama, les cèdres ressemblaient à d'épouvantables fantômes. Notre pays, vois-tu, compte plus d'une centaine de volcans, dont quelques-uns dans la mer. Fuji-san, Asama, Oyama, Aso, je ne sais lequel est le plus méchant. Les ancêtres disent qu'une fournaise brûle tous les déchets au fond de l'océan et que notre histoire est celle des volcans. Déjà au VII<sup>e</sup> siècle, Takeru, une grande éruption volcanique a marqué le règne de l'empereur Temmu, alors que se formait une nouvelle île dans l'archipel d'Izu, et que l'année suivante, à cause des cendres tombées du ciel, toutes les plantes mouraient dans la province de Shimano.

Chunosuke Koriyama aimait trop son petit-fils pour ne pas l'ébranler avec tous les drames dont il avait été témoin, durant cet hiver 1914. Il lui avait seulement révélé que son meilleur camarade de travail, Shigeru, était mort dans l'éboulement de la maison familiale, peu après qu'il l'eut quitté dans le quartier d'Ogawacho. Shigeru resterait pour lui la première victime du cataclysme, désormais connu sous le nom d'« éruption Taisho », parce que survenue la troisième année de l'ère Taisho, selon le calendrier impérial japonais. Un événement, une date qui marqueraient profondément l'histoire des Koriyama.

En ce printemps, une fumée blanche et ouatée s'échappe chaque jour du Minamidake, souvent confondue avec d'épars nuages glissant sur la baie de Kinko. Mais pour les vulcanologues et les météorologistes, ainsi que l'a appris Takeru, il faut que ce panache s'élève d'au moins un kilomètre sur une largeur de deux cents mètres pour être qualifié d'éruption. Eruption mineure, devenue, aux yeux des habitants de Kagoshima, aussi banale que l'apparition de la lune. Le Sakurajima en compta cinquante et une en 2006, et seulement six en ce premier trimestre de 2007. Mais chacun, ici, garde le souvenir d'éruptions plus marquantes, alors qu'un vent d'est faisait tomber sur la ville des cendres, des grains de lave salissant tout, voire une grenaille coupante pouvant blesser les yeux. Par vent d'ouest, les retombées touchent la péninsule d'Osumi. C'est pourquoi la météo annonce chaque matin la direction des vents. Mais avril est beau. Les sakuras embrassent encore les rives de la Kotsuki et les allées des parcs. Des femmes délicates ouvrent leur ombrelle face aux ardeurs du soleil, et non leur parapluie pour se protéger des cendres volcaniques ou des prémices d'un typhon.

Chunosuke Koriyama et son frère jumeau Kensaku naquirent en 1901 à Shigetomi, village côtier à dix-huit kilomètres au nord de Kagoshima. Ce fut la même année qu'un premier train à vapeur relia Kagoshima à Kokubu, au fond de la baie de Kinko, et leur mère, Sueko, s'en souvint toute sa vie : le sifflement de la locomotive dans la courbe précédant la gare souligna les vagissements des nouveau-nés.

Les enfants grandirent dans un site enchanteur, à mi-chemin entre la voie ferrée et la côte, avec, à leur fenêtre, l'image presque sacrée du volcan s'élevant sur la baie. Et, sur la droite, la montagne dominant le village, la Shimazuyama, pieds dans la mer, là où serpentaient le chemin de fer et la route nationale. La maison de bois n'était pas la plus pauvre de l'endroit, assez grande pour la turbulence des garçons, assez solide pour résister aux typhons balayant la côte en août et septembre. Avec le vent, dans les *amado*<sup>1</sup> perçaient de temps à autre des effluves de *shochu*, l'alcool local à base de patate douce, que la fabrique, établie sur la rue principale depuis l'ère Meiji, produit toujours sous l'étiquette Shirakané Shuzo. A dix ans, les jumeaux poussaient leurs escapades jusqu'à la chute d'eau de Nunobiki, source de mystère et de légendes dans l'épaisseur de la forêt et le chaos des rochers. Ou plus loin encore, à l'Iwatsurugijinja, le modeste sanctuaire shinto situé au pied du mont Kenhira, entre les pins et les camphriers, dans la musique douce de l'Iwatsurugigawa, la rivière du Rocher du sabre. Plutôt un maigre ruisseau béni des

---

1. *Amado* : contrevent, volet de bois coulissant.

amoureux, tandis qu'à l'autre bout du village une vraie rivière, l'Omigawa, paressait dans la plaine d'Aira avant de se jeter dans la baie.

A douze ans, Kensaku quitta l'école pour épauler son père, Eisaku, unique menuisier du village. Mais le travail du bois, si noble fût-il, n'attirait pas son frère. Chunosuke n'aspirait qu'à partir en mer. Non pas avec les pêcheurs locaux qui revenaient le jour même avec daurades, chinchards, bars, muges et seiches. Non, bien plus loin, sur un cargo ou un thonier du Pacifique, et il songeait même aux longues équipées des baleiniers, qu'avait évoquées l'instituteur. Il en avait tant parlé à Eisaku – un peu moins à sa mère – que l'artisan l'emmena au port de pêche de Kagoshima afin qu'il rencontrât quelques marins. Dans le train, alors que les images de la baie et du Sakurajima se succédaient telles d'idylliques cartes postales, Eisaku glissa à son fils :

— Le Pacifique, au nord comme au sud, ce n'est pas la baie de Kinko. C'est le vaste océan avec toutes ses colères, tous ses dangers. Des tempêtes qui menacent les bateaux, avant de frapper nos côtes de Kyushu. L'océan se fâche bien plus souvent que le volcan...

Deux heures plus tard, un matelot le lui dit plus crûment, bien qu'il fût avare de paroles :

— La mer, c'est un volcan. Mais un volcan que tu ne vois pas. Et quand tu le devines, il est trop tard pour rentrer.

— Pourtant, vous y retournez toujours, objecta timidement Chunosuke.

L'homme, qui depuis trente années pêchait la bonite dans les eaux tropicales, dévisagea longuement l'imberbe adolescent, avant de lui répondre :

— Je n'ai pas appris d'autre métier. Et la mer doit être le plus beau pays du monde.

Chunosuke était trop jeune pour embarquer sur un navire. Alors il travailla au port afin de côtoyer les marins. Il apprit à différencier les poissons, les maillages des filets, les bateaux et leurs gréements. Les gaules et lignes de pêche à la bonite, avec non pas l'hameçon habituel mais le *gijibari*, celui qui n'a ni crochet de retenue ni appât.

A peine plus âgé que lui, Shigeru Okubo était son meilleur camarade. Quel nom ne portait-il pas ! Car cela aussi, l'école le lui avait enseigné : Takamori Saigo et Toshimichi Okubo étaient deux personnages historiques fort honorés à Kagoshima, où s'élevaient leurs statues. Tous deux nés ici dans des familles de samourais et très proches l'un de l'autre, ils comptaient parmi les premiers héros de la Restauration de Meiji, en 1867. Le premier s'était suicidé et le second avait été assassiné l'année suivante. Shigeru n'avait rien de la prestance attribuée au brillant politicien dont il partageait le patronyme, si ce n'était une belle humanité. Dans le hangar à marée, sa bonne humeur, ses reparties comme sa méthode détendaient l'atmosphère au tri du poisson frais. Quand Chunosuke lui demanda s'il ne voulait pas, lui aussi, partir en haute mer, il lui répondit que non, que sa vie serait là sur le quai et dans les hangars, jusqu'au jour où il ouvrirait une petite poissonnerie tout près dans Ogawa-cho. Tel était également le rêve de sa mère, depuis que le père avait été emporté, avec deux autres marins, lors d'un typhon au large d'Okinawa. Ni frère ni sœur, seulement ce projet d'un étal de marée qu'il aménagerait en supprimant le *rokujo*, la pièce traditionnelle à six tatamis du côté de la rue.



Dans deux, trois ans au plus, lorsqu'on le prendrait pour un homme et que les économies permettraient d'effectuer les travaux.

Chunosuke rentrait chaque soir au village, alors que le soleil, mourant dans les hauteurs de Satsuma, rougeoyait le haut du volcan. De jour en jour, la baie de Kinko lui apparaissait moins vaste que dans son enfance, et le chemin de fer – qui allait maintenant jusqu'à Fukuoka, la grande ville du Nord de Kyushu – n'ôtait rien à son désir d'horizons océaniques. Parfois, Shigeru l'invitait chez lui pour quelques minutes, et sa mère, qui devait avoir l'âge de Sueko mais le veuvage en plus, leur servait un thé local, parmi les meilleurs du pays. Jamais Midori Okubo ne chercha à dissuader le camarade de son fils de prendre la mer. Sans doute Shigeru l'avait-il avisée que ce serait inutile. Aussi ne parlait-elle pas de son mari, comme si la photo au *butsudan*, le petit autel familial consacré au défunt, suffisait. Toujours droite dans son *noragi*, le populaire habit de travail, Midori parlait plutôt du modeste commerce qui ouvrirait « bientôt ». Et ce bientôt (*suguni*) était une douce provocation à l'oreille de son fils. Chunosuke, lui, la regardait déjà telle une tante, accueillante, souriante, élégante dans les plis du *kasuri*, le coton indigo tissé localement.

Shigeru et Chunosuke travaillaient ensemble depuis sept mois, lorsque le tremblement de terre accompagnant l'éruption du Sakurajima tua le jeune Okubo avec sa mère, le 12 janvier 1914. Des voisins rapportèrent que les secouristes les avaient découverts dans les bras l'un de l'autre sous l'amas de décombres. Plus qu'un proche camarade du port, Chunosuke perdait un frère, et Kensaku le comprit aussitôt. Il accorda beaucoup d'attention à son jumeau et tenta de le retenir au

village. Hélas ! la catastrophe endeuillant Kagoshima ne changea rien au rêve marin de Chunosuke Koriyama. Eisaku et Sueko le savaient : Shigetomi s'étendrait, et trois hommes à l'atelier, ce ne serait pas trop pour satisfaire les clients. Mais l'ambition de leur fils était tout aussi claire : il voulait naviguer loin, très loin des rives de Satsuma ; le Pacifique était son avenir, son destin.

L'hiver fut lugubre dans la ville. Des soldats forcèrent la population à s'abriter durant la longue éruption et aidèrent marins et pompiers à secourir les habitants de l'île de Sakurajima, dont une vingtaine périrent dans l'eau glacée, alors qu'ils tentaient de gagner la côte à la nage. Des gens se pressaient dans les gares, fuyant de prochaines colères volcaniques. Dans les écoles, les temples et sanctuaires, les rescapés, transis et le regard éteint, reçurent du riz, des vêtements dans l'attente d'un toit, d'un parent. La plupart avaient été sauvés par l'équipage du Nishiki Maru, dont la silhouette, avec ses grands mâts et sa haute cheminée, hanterait longtemps la baie de Kinko.

Le 18 janvier encore, d'immenses fumées noires et blanches s'élevèrent au-dessus des coulées de lave atteignant la mer, et des cendres retombèrent aussi loin que dans la préfecture d'Akita, dans le Nord de Honshu. Chunosuke Koriyama avait déjà repris son travail dans le hangar à poissons, où la cruelle absence de Shigeru Okubo se lisait sur tous les visages. Bientôt, un pressentiment le poursuivit à chaque retour matinal sur les quais : aucun bateau n'accepterait sa jeunesse, ses deux bras forts pour la longue pêche à la bonite ou au thon. Aucun cargo non plus. On verrait trop en lui le fils Okubo, son père surtout, tel un signe de malheur en haute mer. Non, les marins des mers chaudes n'étaient pas superstitieux, mais lui se convainquit du contraire.

Peut-être était-ce le volcan qui, plutôt que de lui blesser les yeux avec ses débris acérés, lui avait brouillé quelques neurones? Cette idée l'obsédait à chaque accostage d'un thonier. En mars enfin, il se confia à un ancien pêcheur, un homme du Nord qui lui parla de la chasse à la baleine, à laquelle il avait renoncé après sa rencontre avec une femme de Kagoshima. Et Kyushu, autant que la gracieuse Nobuko, l'avait ébloui. Le climat, les fruits, le thé, une famille plus qu'attachante; malgré le volcan et les typhons, la péninsule de Satsuma était presque un paradis. Maintenant petit mareyeur familiarisé avec le parler de Kyushu, l'homme s'étonna qu'un natif voulût quitter la région. Ils se revirent, entre les caisses de poisson ou devant un *ramen*, le plat de nouilles chaudes avec porc, algues et pousses de bambou aussi populaire dans le Sud que dans le Nord du pays. Le marchand ne put changer l'idée du garçon et le convaincre d'un bel avenir dans la menuiserie familiale. Ah! que Shigetomi était, selon lui, enchanteur, entre mer et montagne, et comment un adolescent au travail assuré pouvait-il ne pas l'apprécier? Mais le regard de Chunosuke s'enflamma lorsque l'homme évoqua quelques souvenirs du port baleinier d'Ayukawa. Deux, trois gorgées de *shochu*, et ce fut la fête dans les yeux du jeune Koriyama, quand Masaru Yotsumoto lui avoua qu'il y avait toujours là-bas des navires en quête d'hommes aussi forts dans leur tête que dans leurs muscles.

Eisaku et Sueko firent tout pour retarder le départ de leur fils. A treize ans, le laisser monter au-delà de Sendai, trois jours de voyage pour chercher l'aventure

sur un baleinier, n'était-ce pas les faire passer désormais pour des parents indignes? Durant des mois, Sueko passa des nuits blanches. Elle se remémora la terrible tragédie de l'*O Sémi Nagaré*, le naufrage de la grande baleine, survenu deux ans avant sa naissance et dont tout le Japon avait longtemps parlé.

C'était à la fin de 1878, alors que les chasseurs de cétacés de Tãiji, au nord du cap Shiono dans la préfecture de Wakayama, étaient interdits de haute mer par le shogunat des Tokugawa, quand au large les bateaux américains décimaient les riches bancs de baleines et cachalots. Réduits à la misère après une année sans capture, les pêcheurs de Tãiji s'excitèrent en voyant s'approcher une baleine géante avec son petit. Or, un proverbe populaire voulait que jamais on ne s'attaquât à une baleine accompagnée de son baleineau. Mais le désespoir et la faim étaient tels que les villageois furent sourds aux paroles des sages et partirent à la poursuite du providentiel cétacé dès la tombée de la nuit. Très vite, les eaux se déchaînèrent sous la danse des fanaux et le courage des hommes. La mer de Kumano leur hurlait-elle que, depuis deux siècles, depuis les héroïques équipées des *kujira-gumi*<sup>1</sup>, jamais des hommes de Tãiji n'avaient pourchassé une baleine et sa progéniture. Oh! que le combat fut rude, jusqu'à l'aube, avant de pouvoir arrimer à l'embarcation principale l'imposante baleine de Biscaye qui permettrait aux villageois de fêter le nouvel an. Hélas! les vaillants pêcheurs s'aperçurent que la chasse et la tempête les avaient entraînés très loin de la côte. Epuisés, ils ne purent regagner le port, et de hautes vagues engloutirent

---

1. *Kujira-gumi* : organisation des équipes de la chasse côtière à la baleine, à Tãiji, considérées comme des pionnières.

les cent dix hommes de la tragique équipée. Dans ses cauchemars, Sueko reconnut son fils parmi les plus jeunes et quitta plusieurs fois le futon afin de prendre l'air à la porte. Avec ou sans lune, la lointaine silhouette du volcan ne la rassura pas.

Était-ce la fatigue, à la scie et au rabot, qui alourdisait le sommeil d'Eisaku, envié par son épouse ? Durant la journée, en compagnie de Kensaku, lui aussi ressentait d'amers questionnements. Mais comment faire aimer l'odeur chaude du bois à un fils qui ne rêvait que de l'iode des embruns, des exhalaisons âcres et salées de la pêche, de l'air vif du large ? Enfin, au lendemain de ses quatorze ans, le menuisier déclara à son garçon :

— Pars quand tu voudras, si ta vie est là-bas.

Une semaine plus tard, Chunosuke Koriyama prit le train de Fukuoka. Avec deux patates douces encore brûlantes et un paquet d'*onigiri* préparés par Sueko, les triangles de riz renfermant une prune salée et enrobés de *nori*, une mince feuille d'algue. Avec, dans les yeux, cent mots qu'il ne savait pas dire.



Au musée de Kagoshima, Takeru Koriyama s'attarde maintenant devant une toile très austère, simplement intitulée MONT SAKURAJIMA et réalisée par Yasuo Kazuki, deux années avant son décès. Après les Beaux-Arts à Tokyo et l'enseignement dans la nordique Hokkaido, Kazuki fut soldat en Mandchourie, puis prisonnier en Sibérie. Il en revint très marqué, et sa peinture apparut de plus en plus sombre, notamment dans sa célèbre *Série de Sibérie*. Sur ce tableau qui, à l'intérieur d'une mince bordure brune, ne présente que deux couleurs – une masse noire sous un ciel beige –, le volcan évoque la forme brutale d'un cétacé dont la caudale levée simule le panache de fumée. L'une des plus remarquables parmi les trente-neuf œuvres exposées, elle est, aux yeux du conducteur de tramway, le subliminal volcan-baleine qui résume la vie de son grand-père. Un monstre, un Léviathan sous une lumière intemporelle. Une énorme baleine franche, que le peintre a piégée dans un cadre, sous le poids d'un ciel ambigu, telle la voix d'outre-tombe de Chunosuke Koriyama.

Voilà donc presque un siècle, le jeune Koriyama découvrit Ayukawa au terme d'un fatigant voyage de trois jours, sans même avoir passé une journée à Tokyo. Mille huit cents kilomètres, et combien de gares aux arrêts desquelles il détailla les longues chaudières, les cylindres, bielles et roues des puissantes 8620, les illustres mécaniques qui symbolisaient l'essor industriel du pays. Lorsque, à Sendai enfin, il prit l'autocar pour la dernière étape, les sifflements et halètements des locomotives à vapeur bourdonnèrent dans sa tête jusqu'aux criques et anses de la péninsule d'Oshika. Il pensa alors que les cheminots, dans la chaleur de leur plateforme et les poussières de charbon, n'étaient pas moins valeureux que les pêcheurs de haute mer. Et les escarbilles rejetées par leurs belles machines n'étaient-elles pas aussi dangereuses que les coupantes grenailles volcaniques ?

Port principal de la presqu'île d'Oshika, face à l'île d'Aji-shima dans la baie de Sendai, Ayukawa avait hérité d'une longue tradition régionale dans la chasse baleinière aux filets, introduite au début de la période d'Edo, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais durant l'ère Meiji, les pêcheurs adoptèrent la méthode norvégienne, utilisant un harpon à charge explosive, dont la corde était ensuite tirée par un treuil afin de haler la lourde prise sur le navire. Les Norvégiens transmirent également à leurs lointains confrères une autre décisive invention : l'envoi d'air dans le corps de la baleine tuée, pour maintenir sa flottaison.

Chunosuke Koriyama obtint un emploi le surlendemain de son arrivée. Un travail dur sur les quais, par lequel on l'initia au dépeçage du rorqual commun, un cétacé mesurant souvent plus de quinze mètres, pour un poids de cinquante à soixante tonnes. Les semaines suivantes, les bateaux livrèrent surtout des baleines de



Minke, ou petits rorquals pesant de cinq à huit tonnes, abondants au large du Japon. Bien loin des bonites, thons et maquereaux du hangar de tri de Kagoshima, l'étonnement du néophyte fut grand lorsqu'un dimanche le Kurosaki Maru déchargea un rorqual bleu. Un géant de vingt-trois mètres et d'un poids de cent quarante tonnes, à la découpe duquel s'attaquèrent tous les hommes disponibles. En dix mois, Chunosuke ne vit débarquer qu'une seule *tsuti-kujira*, baleine de la mer d'Okhotsk, et cinq cachalots, dont les hautes têtes carrées lui apparurent plus qu'étranges. Il vit d'abord de nombreuses baleines franches, ou baleines de Biscaye, moins longues, plus rondes et aussi pesantes que le rorqual commun. Il apprit à reconnaître les divers cétacés selon leurs ligne et taille, leurs couleurs nuancées, leur peau unie, partiellement striée ou tachée de blanc, leurs ailerons. Quant aux caudales, elles semblaient identiques chez toutes les espèces.

Le travail n'était pas sans danger, et Chunosuke Koriyama s'entraîna à ne pas glisser sur le sol gras lors du dépeçage des baleines. Manier l'*aikagi*, le crochet au long manche, sur les flancs de l'animal, ou pratiquer les longues, profondes incisions dans la chair avec l'*obocho*, cela exigeait d'avoir des yeux autour de la tête. Car un malheureux coup de crochet ou d'*obocho*, un coup maladroit de *kobocho*, la lame au manche plus court pour fouiller les entrailles de la baleine, un seul coup de ces outils séculaires pouvait vous sectionner un nerf du bras, et même de l'épaule ou de la cuisse pour ceux qui, aux grandes chaleurs, travaillaient à demi nus. Pour ce métier, bottes hautes et pantalon de grosse toile allaient de pair avec de bons yeux, et un doigt pouvait partir vite quand le couteau ripait sur la chair encore ferme du monstre éventré.

L'étonnement se renouvelait à chaque ouverture du premier estomac d'une baleine. Celui du petit rorqual contenait déjà près de cent kilos de merlan jaune ou de balaou, de calmar, de krill ou d'anchois. Quant à celui d'une baleine de Biscaye, il eût pu faire le festin de tout Ayukawa. Mais si les cétacés étaient fort gourmands, les hommes l'étaient tout autant. Ils divisaient le corps des géants en quatre-vingt-huit parties précisément nommées. Tous les morceaux, chair et viscères, de la tête à la nageoire caudale, avec lesquels ils préparaient une riche variété de soixante-sept plats, appréciés du nord au sud du pays. Cela allait de l'*akami*, la viande rouge marinée, bouillie, assaisonnée et rôtie, au *saya*, le morceau de langue en soupe claire ; du *kobonesaki*, la tranche d'entrecôte en vinaigrette ou grillée, aux *mamewata*, les rognons frits ou marinés en salade ; en passant par le très populaire *kurowa*, le lardon taillé sous la peau et servi cru, frit ou grillé, et jusqu'aux fritures d'intestins.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la baleine s'imposait dans la cuisine villageoise, puis parmi les samourais et les bourgeois avec des recettes plus raffinées. Les *kujira-uri*, les marchands de viande de baleine, la colportait dans les rues d'Edo, l'ancienne Tokyo, où elle était considérée comme la chair d'un « grand poisson ».

Une coutume la célébrait chaque année à la mi-décembre : après la corvée du *susuharai*<sup>1</sup>, au cours de laquelle ils nettoyaient leurs rues et maisons, les Tokyoïtes se régalaient avec un grand bol de *kujira-jiru*, la soupe à la peau de baleine. Hélas ! à cette époque où les réfrigérateurs n'existaient pas, la viande crue du

---

1. *Susuharai* : « enlever la suie », ainsi s'appelait cette corvée du 13 décembre.

rorqual ne parvenait pas dans les villes de l'intérieur, et les citadins ne connaîtraient que trois siècles plus tard les délices du *yubiki*, la salade au sashimi de baleine.

Ainsi, pendant dix mois, le jeune Chunosuke se familiarisa avec l'anatomie des cétacés les plus courants du Pacifique nord. Avec également le langage des gens d'Oshika, et celui des dépeceurs de baleines était plus rude que le parler des mareyeurs et poissonniers de Kagoshima. Parfois même, leurs paroles fusaient avec la brutale sécheresse d'un mouvement d'*aikagi*. Mais lui n'était pas venu d'aussi loin seulement pour cela. Ce dont il rêvait toujours, c'était monter, partir sur un gros baleinier. Se réveiller là où il ne verrait plus la côte. Naviguer sur l'océan où l'homme se mesurait à l'immensité. Au défi. A l'inconnu. Enfin, un soir où le soleil rouge plongeait à la pointe nord d'Aji-shima, le contre-maître qui l'avait embauché lui annonça :

— La semaine prochaine, tu laisses tomber l'*obocho*. Tu embarques sur le Kurosaki Maru.

Il avait à peine quinze ans et il était le plus heureux des hommes. C'est ce qu'il écrivit dans une courte lettre adressée à ses parents. Il n'ajouta rien à l'intention de son frère. Car si Kensaku pratiquait le noble métier de menuisier, le dépeçage des baleines lui semblerait certainement bien peu honorable. Chunosuke attendrait donc quelques mois pour lui résumer ses premières expériences marines.

A l'aube, il quitta le quai avec autant de muscles et d'assurance que les matelots maintes fois rencontrés à leur accostage et qui l'accueillaient maintenant tel un des leurs. Tous des gars de la presqu'île d'Oshika, qui ne

connaissaient de Kyushu que la mauvaise réputation du *shochu* et de vagues histoires de chasse à la baleine originaires de Nagasaki et de Saga. Et lui, avec eux, en apprit de plus récentes et surtout de plus crédibles. Des récits de chasses fructueuses et d'autres d'où l'on avait rapporté plus de blessures que de captures. Des tempêtes qui éprouvaient les hommes de fer et les bateaux de bois. Des naufrages dont on n'osait parler qu'entre « vieux », et le Pacifique infligeait de mémorables revers au calendrier. Un océan qui portait bien mal son nom et dont les profondeurs abyssales, au large du Japon, entretenaient, dans les tourments du courant froid d'Oyashio, des mythes redoutables. Des choses aussi, des sentiments que le jeune marin lisait mieux dans les silences que dans les aveux.

Depuis la fin du siècle précédent, au milieu de l'ère Meiji, les baleiniers d'Ayukawa opéraient principalement dans une vaste zone appelée Pêcheries de Kinkazan, du nom de la petite île située à l'est de la péninsule d'Oshika. Ile doublement aimée des pêcheurs. D'abord parce que sa montagne, le mont Kinka, aussi connu sous le nom symbolique de Montagne dorée, était comme un phare, une silhouette sacrée au retour du large. Puis parce que, au pied de la montagne, les ancêtres avaient érigé l'un des trois sanctuaires les plus vénérés de Tohoku, le Nord de Honshu. Autrefois interdit aux femmes, Kinkazan entretenait le souvenir d'anciennes mines d'or, et la légende voulait que trois visites annuelles consécutives au temple shintoïste vous missent à l'abri du besoin pour la vie. Cependant, un vieux pêcheur d'Ayukawa écornait la douce croyance à l'oreille de Chunosuke :

— Kinkazan, pour sûr, c'est un beau phare naturel, quand la mer veut bien ravalier sa brume. Mais pour la

bonne fortune des *ema*<sup>1</sup>, autant croire qu'un chasseur solitaire peut prendre une baleine bleue de cent vingt tonnes avec un *hayanomori*<sup>2</sup>.

Avec sa coque d'acier, le Kurosaki Maru était un beau bateau, dans la mesure où les navires baleiniers ressemblaient de plus en plus à de petits patrouilleurs, avec, sur leur haute étrave, un canon lance-harpon en guise d'artillerie. Lui aussi doté de deux postes d'observation, l'un au-dessus de la cabine de pilotage, l'autre perché sur un mât solidement haubané. Ah! qu'il fallait ouvrir l'œil, là-haut, les pieds bien calés, les mains sur l'arceau de métal froid, dominer roulis et tangage afin de fouiller l'horizon, de déceler dans l'infinité de reflets agités sur la grise opacité marine le souffle d'un cétacé ou l'arc noir et bref d'un mouvement de surface. Dans le vent, l'humidité glacée, le froid coupant ou le soleil aveuglant, attendre des heures le soupçon, le signal animal sur l'infinie vibration où l'œil chevauche les mirages. Non, la mer n'est jamais monotone, elle est seulement trompeuse. Obsédante, hypnotisante, fuyante, d'une redoutable tranquillité avant ses colères. Chunosuke le sut très vite.

Aussi rapidement, il épousa les réactions, les gestes de l'équipage à la reconnaissance des premières baleines. Deux baleines franches que le Kurosaki Maru poursuivit sans relâche. Bête de fer contre bête sous-marine. Souffle lointain, un peu moins, et accélération du navire. Un trait, un dos noir, plutôt gris dans la vague courte. Un coup de barre, un grognement de la machine. A l'étrave, l'homme guette sa proie avec une

---

1. *Ema* : ex-voto suspendus peu avant l'entrée d'un sanctuaire shintoïste.

2. *Hayanomori* : harpon des anciens chasseurs de baleines.

millénaire patience. Une fixité de glace sur l'acier auquel son corps semble soudé. La masse grise et noire émerge, plonge, disparaît, réapparaît dans un tumulte d'écume. Le coup part, un harpon que l'on ne distingue déjà plus et que le monstre emporte sous l'eau avec sa mortelle blessure. La grosse corde se tend, lien fatidique entre le chasseur et sa proie. Quelques voix fortes, un grincement du treuil, puis le halage sur l'arrière du bateau. Cette baleine franche pesait bien soixante tonnes, et sa masse inerte, marquée de trois petites taches blanches, demeura gravée dans la mémoire de Chunosuke Koriyama. Oui, la mer était belle, la mer était dure. Et le combat inégal. Mais il avait choisi ce métier et il le ferait aussi bien que les natifs d'Oshika.

Aux yeux du nouveau matelot, le Kurosaki Maru était vraiment un beau navire baleinier. Les chasses duraient rarement plus d'une semaine et on effectuait des rotations parmi l'équipage. Tous les hommes étaient polyvalents, sauf les deux qui surveillaient les machines dans la cale. Ainsi, après quelques mois de guet en haut du mât, Chunosuke s'entraîna à la manœuvre du canon lance-harpon. Il commençait à aimer les baleines autant que les bateaux. Autant que la mer. Aussi le premier tir, réussi, lui fit mal sans qu'il le laissât paraître. Il crut pourtant ressentir l'impact de la charge explosive à l'instant même où elle foudroya l'animal. Un petit rorqual noir et blanc qu'il regarda, le cœur serré, glisser sur l'acier du pont arrière. Mais déjà il était un chasseur d'Ayukawa et il harponna, sans remords, un second rorqual avant la fin du jour. Puis un autre le lendemain. Oui, trois baleines de Minke de six à huit tonnes et, lors

du retour, un rorqual de Rudolphi, assez rare dans la zone. Une capture d'au moins vingt tonnes, dont s'étonna le capitaine, un natif d'Onagawa qui avait trente ans de chasse dans le Pacifique nord :

— Un *iwashi-kujira*, le premier de la saison. Et c'est un bleu de Kyushu qui l'a eu. Il faudra fêter ça à l'arrivée.

Ils célébrèrent leur pêche sous les lourds regards des femmes. Un saké des plus corsé. Deux grosses bouteilles, puis encore d'autres. Heureusement qu'une nouvelle équipe se chargeait des baleines, car il valait mieux avoir l'œil clair pour manier l'*obocho*. Le soir suivant, Chunosuke Koriyama écrivit enfin à son frère. Il en savait assez pour le convaincre qu'il faisait, lui aussi, un noble métier.

Quarante années après la tragédie de l'*O Sémi Nagaré*, la témérité, l'héroïsme des chasseurs des *kujira-gumi* appartenaient au folklore et à la légende. Des vieillards seulement, au pied du Komagaminé, la modeste montagne dominant Oshika, racontaient à leurs petits-enfants les exploits des anciennes chasses au filet. L'essentielle attention des *yamami-kata*, les guetteurs qui, d'une colline ou d'un rocher, épiaient les moindres mouvements de baleines afin de prévenir les villageois. Et aussitôt l'alerte donnée, le rapide déploiement des *amibuné*, les barques des tendeurs de filets, et des *sékobuné*, celles des traqueurs qui rabattaient le cétacé vers les grandes mailles. Une vaillante armada qui, à coups de rames sur les bateaux et de cris dans des tubes de bambou, poussait l'animal vers la côte. Et vers son piège. Alors commençait le périlleux travail des lanceurs d'*hayanomori*. Les harpons dont la corde, brusquement tendue aux vifs mouvements de la proie, secouait les frêles embarcations. Et cela jusqu'à ce qu'un *hasashi*, le plus brave parmi les équipes d'attaquants,

plonge vers le géant pour lui assener le dernier coup mortel avec son *tegata hocho*, le poignard traditionnel des baleiniers. Venait enfin le moment du *hanakiri*, l'incision du nez de la baleine, par laquelle on passait la longue corde qui, enroulée sur le corps de l'animal, permettait à deux *mossobuné*, barques plus grandes que les autres, de le remorquer jusqu'au rivage. Oh! ces captures côtières, fort spectaculaires et dangereuses, avaient fait la réputation de Taiji et Senzaki, dans le Sud, bien plus que celle d'Ayukawa. Et les enfants posaient au conteur des questions aussi embarrassantes que les mystères des volcans. Mais, sur toutes les côtes du Japon, il y avait un grand respect pour le courage des chasseurs, tandis que des temples bouddhistes élevaient des tombeaux, des stèles et des autels dédiés aux baleines mortes, dont ils tenaient un registre. La séculaire épopée des baleiniers était également célébrée par des générations d'artistes, dont les gravures sur bois, richement colorées, étaient courtisées par les musées. Chunosuke Koriyama le comprit ainsi : les menuisiers affichaient leur talent dans mille temples petits et grands, d'humbles maisons et des meubles raffinés, quand les chasseurs de baleines ne laissaient que les souvenirs d'heures héroïques, sur l'océan où les hommes affrontaient des géants. Deux métiers aussi différents que pouvaient l'être Shigetomi et Ayukawa. Mais cela, il ne l'écrivait pas ni ne le dirait plus tard à sa famille. C'était là, croyait-il, une pensée trop simple pour une vie toute tracée d'artisan, face au volcan Sakurajima. Et c'était peut-être cette rude simplicité qui le portait à aimer la mer. La mer muette et hurlante. Mystérieuse, insondable ou infernale. Plus insaisissable que le regard d'une fourmi.



Certes, la vie des baleiniers d'Ayukawa n'était plus celle des lointains équipages des *kujira-gumi*. Cependant, s'ils disposaient maintenant de puissants bateaux et de techniques efficaces, les chasseurs d'Oshika allaient de plus en plus loin sur le plus grand océan, à plusieurs jours des rassurantes silhouettes du mont Kinka, du Hikari-Yama et de quelques sommets plus au nord, tout autour de la baie d'Onagawa. Et s'il avait acquis leur maîtrise du métier, Chunosuke avait aussi acquis leur sagesse, leur humilité. Car pour tous, à bord du Kurosaki Maru, le Pacifique nord gardait mille secrets dont ils ne perceraient qu'une infime partie durant leur vie.

Sept années de chasse. Des soleils et des lunes qui n'eurent pas toujours l'évidence de leur belle image sur les livres d'école. De mémorables découvertes dans le dialogue incertain pour l'homme et les profondeurs. D'inoubliables courses et défis pour l'homme et sa proie. Et brusquement, dans la radio du bord, puis le surlendemain sur le quai : le tremblement de terre qui détruisit une grande partie de Tokyo et de Yokohama. Plus de cent vingt mille morts. Un demi-million de maisons qui n'étaient plus qu'amas de bois, gravats et poussière. Durant quelques semaines, le séisme plomba les conversations et les silences. Chacun attendait, recevait, redoutait les nouvelles d'un parent. 1914, 1923, deux années qui marquèrent la conscience de l'homme de Shigetomi. A treize ans, il vécut la colère du volcan telle une blessure qui emporta son enfance et amputa sa jeunesse. A vingt-deux ans, il ne vit du grand tremblement de terre de Tokyo que des images d'imprimerie et celles, souvent

plus dures, décelées dans les regards incrédules des gens d'Oshika. Et de retour à bord du Kurosaki Maru, il lut, dans les noirs remous du Pacifique, l'infinie fragilité des rêves humains. Oui, malgré ses flancs d'acier et la force de sa machine, le baleinier n'était qu'une présomptueuse fourmi sur une terre hostile. Sans confidences, sans aveux, il comprit que ses camarades de haute mer partageaient une même interrogation sur leur destin, dans cette partie du monde où leur pays émergeait d'un abîme. Les cartes marines étaient autant celles du Styx que celles des côtes nippones.

L'homme de Kagoshima s'endurcit, tout en conservant son amabilité. Quatre années passèrent, qui en firent un solide chasseur de baleines, n'ayant plus rien à envier aux héritiers des loups de mer d'Ayukawa. Une question, pourtant, flottait de temps à autre sur le pont du Kurosaki Maru ou dans l'exigüité des cabines : Pourquoi diable ce gars du Sud n'avait pas épousé l'une des jeunes filles qui réapparaissaient sur le quai à chaque retour du navire ? Des filles de matelots, bien plantées dans leur longue jupe ou leur pantalon de travail. Non pas des têtes rondes de *kokeshi*<sup>1</sup>, mais des yeux qui, de toute évidence, avaient mieux à voir que la masse grise d'un rorqual ou d'un cachalot.

A vingt-six ans enfin, Chunosuke Koriyama se retourna au passage d'une jeune femme en robe flottante, dans la courbe de Higaka-cho, tel qu'on appelait alors le quartier clairsemé de Kaneyama, sur la vieille route d'Onagawa. Une douzaine de maisons de bois brunies, noircies par le temps, et dans l'une le modeste logement que lui avaient offert, à son arrivée, monsieur et madame Ikeda, vieux couple dont les enfants vivaient

---

1. *Kokeshi* : poupée traditionnelle, en bois tourné.

à Sendai. Higaka, lui avaient-ils expliqué, était la contraction de Higashi kaze, le vent d'est à peine assagi par les hauteurs s'étirant au sud du mont Komagaminé. Oui, ce jour-là, le vent du Pacifique n'avait plus l'incisive fraîcheur avec laquelle il fouettait le Kurosaki Maru dès qu'il gagnait le large. Ce matin-là, il était presque doux et frivole sur la robe fleurie de la passante, qui elle aussi se retourna brièvement, quelques secondes plus tard. Chunosuke hésita à la rejoindre, soudain paralysé par une gêne jusque-là inconnue. Et l'agréable silhouette disparut dans la courbe.

L'après-midi, elle repassa sur la même route, alors que le marin lisait un journal sur le seuil de sa maison, en compagnie de monsieur Ikeda. Fut-ce l'œil bavard du propriétaire qui lui fit abandonner la lecture et suivre la belle vers la mer ? Pour la première fois, le guetteur d'endurance, l'habile harponneur des coups de houle se retrouva seul avec une femme, sur un rocher dominant la baie d'Ayukawa. Le silence et l'embarras lui parurent alors plus inhumains que les pires paquets de mer. Il quitta la tiédeur de la pierre, descendit sur la rive, se déchaussa, fit quelques pas, comme si la mer, la mer seulement pouvait lui donner la force de parler, avec des mots qui ne seraient pas insignifiants. Des paroles qui ne feraient pas fuir la première femme qu'il aurait abordée. Devina-t-elle sa pensée et désira-t-elle qu'il rompît le silence, alors que le soleil, amorçant sa descente sur la pointe verte de Kiyozaki, découpait la nerveuse silhouette de l'homme dans les scintillements de la baie ? A son tour, elle gagna la plage et retira ses *geta*<sup>1</sup>. Il s'arrêta, la vit se rapprocher de l'eau, une socque à chaque

---

1. *Geta* : socques de bois plein, surélevées et retenues par une bride en V.

main, le visage violemment ébloui. Elle ne dédaigna pas la fraîcheur des vagues mourant à ses chevilles. Immobile, il l'observa qui imprimait ses pas dans l'aveuglant contre-jour et s'éloignait sans qu'il osât la rejoindre. Lorsqu'elle fit demi-tour, il ressentit une étrange honte dans l'indécision qui le paralysait, l'empêchait d'aller à sa rencontre. Pourquoi l'avait-il suivie sur la route et jusqu'à ce rocher face à la sérénité de la baie? Dans le soleil cru, elle s'approcha.

— *Omotta hodo tsumetakunai* – Elle est moins froide que je ne le pensais.

Quelle surprise! Et quelle limpidité dans cette voix! Lui qui n'avait pas de sœur et n'avait pour ainsi dire jamais conversé avec une femme, hormis sa mère, quelquefois avec madame Okubo et plus récemment madame Ikeda, ne trouva pas les mots d'une première rencontre. Et c'est elle qui, à nouveau, avança :

— Sans doute est-elle plus froide au large...

Alors il hésita, puis répondit :

— Oui, souvent glaciale.

Son visage se détendit et il ajouta :

— Avec nos bottes, elle ne peut nous chatouiller les pieds, mais ses giclées au visage sont parfois comme des glaçons.

— Mon père aussi le disait.

— Votre...

— Oui, il était pêcheur, sur un petit chalutier d'Ishinomaki. Et vous, sur un baleinier, sans doute... ?

S'il ignorait tout du langage des amoureux, Chunosuke Koriyama connaissait trop bien celui des marins et de leurs familles. Autant de paroles tues que prononcées. Aussi crut-il percevoir la douleur cachée de la jeune fille, parlant de son père au passé. Un autre Okubo, emporté par la mer. Il lui répondit simplement :

— Sur le Kurosaki Maru, depuis onze ans.

Elle fit quelques pas sur le sable mouillé, s'arrêta, fixa l'horizon où se découpait la côte d'Aji-shima.

— Un beau bateau, le Kurosaki Maru. Papa m'en parlait de temps à autre, quand il rentrait.

— Et lui, son chalutier...

La jeune fille se tut. Un moment qui parut très long à Chunosuke. Enfin, elle précisa :

— Le Mangoku Maru, du nom de la grande crique.

— Le Mangoku Maru, je l'ai encore vu la semaine dernière, au large de Kinkazan.

— Avant, il se tenait plutôt dans la baie de Sendai, mais aujourd'hui, je crois, il part souvent vers l'est.

— Et votre père...

— Avec maman, il est mort à Tokyo, lors du tremblement de terre. Ils étaient en visite chez des parents.

Elle avait eu cette voix claire des premiers mots. Presque musicale à son oreille à lui, l'homme marqué par la mer. Il l'observa telle une sœur. Sans mieux savoir lui parler. Très noirs et à peine frisés, ses cheveux piégeaient la lumière oblique autour d'un visage étonnamment jeune, presque candide dans sa blancheur, et dont les yeux graves lui apparurent tels des perles ou de petits noyaux de *biwa*<sup>1</sup>, il ne savait pas. Jamais il n'avait vu de tels yeux et déjà il pressentait qu'ils seraient la petite flamme de sa vie. Que dire, trois ans après le drame, qui ne soit banal ou superflu? Et c'est elle, encore, qui coupa le silence, tandis que des mouettes déchiraient le ciel :

— Depuis trois ans, j'habite ici, chez une tante, en haut de Higaka-cho. Parfois je descends au port.

---

1. *Biwa* : nêfle du Japon (phonétiquement semblable, le mot désigne également le luth).

J'apprends à reconnaître les baleines, peut-être est-ce la meilleure façon de me sentir un peu chez moi, à Ayukawa. Peut-être aussi n'est-ce qu'une illusion...

Il finit par lui demander son nom, après avoir décliné le sien. Avant de remonter vers le rocher, elle frappa trois fois ses *geta* l'un contre l'autre, face à la mer.

— C'est une croyance dans ma famille. Trois claquemets secs de *geta* ou de galets, en mémoire des disparus de la mer. Et pour nous, le tremblement de terre est également le grondement des abîmes. La colère du Pacifique.

— Je le crois aussi, Mori-san.

Ils se revirent le lendemain, sur le quai d'Ayukawa, juste avant que n'appareillât le Kurosaki Maru. Moins timide cette fois, il lui déclara que sa présence avec la robe aux petites fleurs rouges était un bon signe pour la semaine à la poursuite des cétacés. Ah! la belle métaphore : le coton fleuri pour les yeux sombres et agités qu'il emportait dans les siens. Elle lui avoua que depuis un mois elle guettait chaque retour du navire. Qu'elle épiait, parmi les matelots, l'homme de Kyushu, dont un voisin, l'un des plus anciens membres d'équipage, avait parlé à sa tante Aya. Oui, à demi cachée derrière les autres femmes, elle avait appris à le reconnaître, à imaginer son destin sans oser l'approcher.

— Alors, hier, vous saviez déjà... fit-il, avant d'embarquer.

Elle eut un franc sourire, et ces derniers mots :

— Aujourd'hui, je sais encore mieux pourquoi je serai là à votre retour.

La chasse fut bonne, sur une mer clémente. Chunosuke Koriyama sut vite quel était le camarade habitant près de chez Kimiko Mori et sa tante. Shasei Takezawa était bien peu loquace, en mer comme à terre,

mais il avait, après une chasse épuisante par gros temps, vanté les qualités du matelot de Satsuma auprès de la vieille dame, elle-même veuve d'un baleinier. De la tante à la nièce, quelles proportions les mots avaient-ils prises ? Secret de marin.

Ce mardi était mieux qu'un dimanche. Dans la tombée du jour, l'île de Kinkazan s'assoupissait tel un immense cachalot échoué près des côtes d'Oshika. Passé la pointe de Kurosaki, la dernière lueur solaire vacillait déjà sur les hauteurs d'Aji-shima. Lorsqu'il lança ses amarres dans la lumière jaunâtre du port, le Kurosaki Maru eut pourtant fière allure aux yeux de Kimiko Mori. Ce soir-là, elle ne se tenait pas à l'écart, mais sur le quai, et non pour juger de la richesse de la chasse. Deux baleines franches et un rorqual de Rudolphi, dont elle n'attendit pas l'abandon à la petite armée des virtuoses de l'*obocho*. Et l'homme du Sud ne tarda pas à apparaître, botté, vêtu de grosse toile, le poil maigre au menton.

Ils prirent aussitôt le chemin de Higaka-cho, dans le jeu d'ombres des lampadaires. Kimiko Mori ne portait plus sa robe à fleurs, mais un pantalon bleu marine et une blouse blanche qui, après huit jours de haute mer, était comme un lis blanc dans la brume. A plusieurs reprises, il eut cette impression : un lis blanc dans le brouillard, en cette nuit naissante et sans lune. Un éclat, une pureté, ce fin coton dont la blancheur s'ouvrait sur un cou, un visage délicats. Et des yeux sombres et cependant brillants tels des diamants. Mais des diamants, il n'en avait vu qu'une seule fois, aux oreilles d'une dame en gare d'Osaka. Qu'était-ce donc, ce sentiment de découvrir le monde dans une étrange et

ardente douceur? Une chaleur intérieure qui, paradoxalement, rendait le pas, les jambes hésitants. Une soudaine frilosité malgré la tiédeur de la nuit. Enfin, à l'approche de Higaka-cho, lui qui n'avait jamais lu les premières pages d'un roman accepta l'évidence : il était amoureux.

Ils n'échangèrent que quelques paroles sur le trajet, en cette heure, cette seconde rencontre où ils avaient beaucoup trop à se dire. Ils dépassèrent la maison de Shasei Takezawa, s'arrêtèrent à quelques mètres de celle d'Aya Sakamoto. Il n'était pas frais rasé et refusa que Kimiko Mori le présentât à sa tante. La nuit s'épaissit au-dessus des chiches lampadaires. Une brise douce monta de la baie. Indifférents à de lointains aboiements, ils eurent enfin d'aimables confidences. Puis un roquet jappa tout près, dont la jeune femme s'irrita de belle manière.

— Ces petits chiens de rien, Koriyama-san, font du bruit pour quinze, alors que les baleines géantes, je crois, sont silencieuses.

Cette réflexion l'amusa. Et toujours cette voix nette, si agréable après le raboteux langage d'une semaine de chasse. Il attendit la fin des jappements pour lui répondre :

— Vous avez cent fois raison. Bien que gourmands, ces géants sont fort sociables, et leur « souffle » a du panache.

Chunosuke Koriyama était de repos pour deux jours, tandis qu'un travail irrégulier, dans un petit magasin d'Ayukawa, retenait la jeune fille. Aussi ne se retrouvèrent-ils que les deux soirs, à la sortie de la ville. Elle lui parla de ses parents, Kyōka et Hiroko, nés à Ishinomaki, au bord de la Kitakamigawa, le grand fleuve de Tohoku charriant les légendes d'Iwate. Tous



deux lui avaient fait aimer la mer, là où le fleuve s'y jetait et où étaient amarrés les chalutiers. Oh! le Mangoku Maru n'avait pas le prestige du Kurosaki Maru, mais il avait profondément marqué son enfance, et elle revoyait souvent, dans la nuit de Higaka-cho, la silhouette de son père sur le chalutier en partance. Quant à Kagoshima, c'était pour elle l'antipode d'Oshika. Kyushu, presque un jardin tropical, dans son imagination. Bien qu'à l'évocation des colères du Sakurajima elle reconnût avec Chunosuke que les séismes et les éruptions volcaniques étaient la sourde hantise de tout le pays, du nord au sud. Avec modestie, elle ajouta :

— Je n'ai pas voyagé. Pas plus loin que Sendai. Cependant, je sais qu'à Yamagata ils sont en janvier ensevelis sous la neige. Ici, sur la côte, l'hiver n'est pas trop rigoureux, vous les marins le savez bien. Ce que papa redoutait le plus, c'étaient les typhons, et plusieurs fois il me l'a dit : Kyushu doit être un grand jardin, mais chaque été il est balayé par les typhons.

— Les gens s'y habituent. Même les vieillards.

— Parce qu'ils n'ont pas le choix. Souvent j'y pense, Koriyama-san, papa craignait tant l'annonce d'un typhon, sur son bateau, et c'est un tremblement de terre... alors qu'il était en visite chez des cousins.

Kimiko Mori se tut en baissant la tête au passage d'un petit groupe de pêcheurs. Peut-être de peur d'être reconnue, les langues étaient parfois si piquantes à Ayukawa. Elle reprit bientôt :

— Voilà quatre ans, après un violent typhon sur Okinawa, ma tante Aya a dit à ma mère que nous les Japonais, les Taiwanais, les Philippins, devons être maudits des dieux. Et devinez ce que Hiroko lui a répondu...

— Qu'on ne peut ainsi offenser Bouddha...

— Que même les malheureux chasseurs de baleines de Taiji n'avaient pu avoir une telle pensée.

La pudeur de la jeune femme s'accordait avec l'image qu'elle entretenait de ses parents, trois ans après leur disparition dans le cataclysme de Tokyo. Aussi n'eurent-ils que les regards et la retenue d'une naissante tendresse, chaque fois qu'ils se quittèrent sur la route d'Onagawa. Oh! le bel éclat des yeux sombres lorsque, après trois semaines, elle lui remit, au départ du baleinier, un paquet d'*onigiri*. Il mangea le premier avant même que le navire ne passât la pointe de la péninsule, en se souvenant de ceux que lui avait donnés sa mère, douze ans auparavant à la gare de Shigetomi. Au grand large cette fois, il songea à la délicatesse, aux attentions des femmes, tandis que bien des hommes de Kyushu leur répondaient par un séculaire machisme. Combien là-bas de voisins, et même d'oncles ou de cousins, ne se faisaient-ils pas indûment servir par leur épouse et ne la précédaient-ils pas systématiquement, du repas au *furo*<sup>1</sup>? Certes, le menuisier Eisaku Koriyama n'était pas le plus rude des hommes de Satsuma et il abandonnait parfois la coutume ancestrale, à l'agréable surprise de Sueko.

Deux autres mois passèrent avant que Kimiko Mori n'invitât le matelot à rencontrer sa tante. Ce soir-là, il était fraîchement rasé et ne pouvait refuser. La veille seulement, Kimiko lui avait accordé un premier et pudique baiser, sur le rocher au nord de la baie. A cette époque et dans l'esprit de l'orpheline, la tante Aya était dépositaire de tout le respect dû à la défunte Hiroko. Le franc-parler d'Aya Sakamoto ne retirait rien à l'autorité

---

1. *Furo* : bain traditionnel, très chaud, de chaque maison.

morale que lui reconnaissait sa nièce, âgée de vingt ans. Dire que l'homme du Sud plut à la veuve serait un euphémisme, tant elle l'accueillit comme le fils qu'elle eût aimé avoir. Le lendemain, seule avec Kimiko, Aya lui déclara, sans détours :

— Tes parents auraient aimé ce jeune homme. Pas besoin de trois lunes pour comprendre qu'il te rendra heureuse. Epouse-le au plus vite, avant qu'une autre ne te le vole.

Alors Kimiko courut frapper à la porte du marin. Ce fut sa logeuse qui lui répondit, en l'avisant du départ du Kurosaki Maru, avancé de deux heures. Essoufflée, elle arriva au quai pour n'apercevoir que la silhouette du baleinier s'éloignant dans la baie.

La semaine n'en finit pas de finir, mais quelle joie quand le navire accosta, avec un rorqual bleu de plus de cent tonnes ! Pourtant, Kimiko Mori ne vit guère l'imposante baleine, ayant hâte d'annoncer au harponneur, sitôt quitté le port :

— Chunosuke, nous pouvons nous marier. Dès que tu voudras.

Il s'arrêta, la regarda, sans la toucher. Elle était trop belle pour ses mains de sel.

— Cette fois, pas d'*onigiri* au départ, mais au retour une *kon-yakusha*<sup>1</sup>, fit-il, à la fois gauche et solennel.

— Avec une baleine bleue pour fêter ça, ajouta-t-elle, radieuse.

Ils se hâtèrent dans le jour encore vif jusqu'à son logement où il la pria d'entrer. Il se lava, se changea, l'enlaça avec une litanie de « Kimiko ! ». Et le baiser d'une lente et longue marée. Les pas de monsieur et madame Ikeda scellèrent leurs lèvres dans le silence

---

1. *Kon-yakusha* : fiancée japonaise.

rompu du vieux bois et l'intime odeur du coton frais. Il sentit la jeune poitrine se gonfler contre la sienne, les mains s'ancrer puis faiblir dans son dos. Rien de plus, et c'était la nuit dans les *shoji*, les portes coulissantes au papier tendu sur une fine armature. Il caressa les cheveux assez courts et irrégulièrement frisés, la nuque s'effaçant dans la pénombre, avant de la raccompagner chez elle. La tante Aya lui servit le thé, avec quelques mots qui étaient déjà ceux d'une réelle affection.

Chunosuke Koriyama repartit en mer, avec cette fois des inari-sushis préparés par Aya et qu'il partagea avec Shasei Takezawa au premier coup de houle. Durant cinq jours, le regard tendre de Kimiko flotta dans les embruns, creva les nuits d'encre, défia les soleils pauvres. Mais la chasse fut si bonne que le baleinier revint deux jours plus tôt que prévu. La surprise fut belle pour la sémillante orpheline et sa tante. Tous trois convinrent que les cinq jours valaient bien cinq semaines. Ils s'attardèrent et s'accordèrent sur ce qui était désormais l'essentiel : le mariage avant l'hiver. Inutile de palabrer durant des mois pour repousser l'évidence. Le voyage à Kyushu était bien trop long et coûteux pour qu'on le fit deux fois, la première afin de présenter la future épouse à la famille, la seconde pour le mariage. Puisque les parents de Kimiko étaient décédés et qu'elle n'avait ni frère ni sœur, il semblait naturel de ne demander qu'un seul congé au patron du Kurosaki Maru, et ce serait pour les noces à Shigetomi.

L'heureux prétendant écrivit donc une longue lettre à ses parents, à laquelle Kimiko et Aya joignirent chacune un feuillet respectueusement semé des meilleurs vœux.

Huit jours plus tard, la réponse parvint à Ayukawa dans l'élégante calligraphie d'Eisaku Koriyama, suivie d'une émouvante lettre de Sueko. Un parfait bonheur, pour l'expression duquel les *kanji* semblaient s'être habillés d'une délicate application. A tel point que, avant même d'avoir lu la première page de l'artisan, Aya Sakamoto se tourna vers son futur neveu avec un éloge spontané :

— Si le travail de votre père est à l'image de son écriture, il doit être un *tateguya*<sup>1</sup> très demandé.

— Oui, et il lui arrive aussi de faire des meubles. Avec mon frère, qu'il a formé.

Les noces furent vite organisées, et Chunosuke obtint du patron du Kurosaki Maru un congé exceptionnel de neuf jours, avec les compliments bien arrosés de l'équipage. A l'instar de Kimiko, Aya fit le premier grand voyage de sa vie, sur les trains du Sud. Tous trois débarquèrent à Shigetomi un soir de bruine, mais la fraîcheur de cette pluie fine leur fut agréable après l'engourdissement des deux longues journées de chemin de fer. L'accueil des Koriyama fit rajeunir la tante, et le soleil du lendemain découpa le Sakurajima non pas tel un imposant volcan, mais plutôt comme le temple naturel de la baie de Kinko.

Une amitié sororale naquit aussitôt entre Aya et Sueko. Quant à Kimiko, sa beauté toute simple, sa modestie, et même son accent du Nord séduisirent toute la famille de Satsuma. Formalités et coutumes furent une célébration gaiement étirée au bas de la Shimazuyama, parmi les hommes en costumes raides et les femmes en kimonos brodés. On abuse bien sûr du Shirakané Shuzo, le trompeur *shochu* local qui donna à

---

1. *Tateguya* : menuisier spécialisé dans la fabrication des portes et fenêtres coulissantes.

quelques mâles des voix de canard. Eisaku et Kensaku demeurèrent relativement sobres, tous deux ne voulant pas faire honte à la fraîche beauté venue d'aussi loin que de Miyagi, la préfecture dont on ne connaissait guère, de réputation, que les chasseurs de baleines et les festivités du Tanabata Matsuri, la légendaire fête des étoiles. La baie était calme, avec les chants d'oiseaux dans les arbres au pied de la montagne et les sifflets des locomotives. A l'entrée de la maison, une musique bien plus délicate plaisait à la mariée : celle du *shika odoshi*<sup>1</sup>, la romantique clepsydre nippone.

Chunosuke invita Kimiko sur les sentiers de son enfance, jusqu'à l'Iwatsurugi-jinja, dans les vivifiantes senteurs du mont Kenhira. Le petit sanctuaire shinto demeurait le symbole de la bucolique quiétude de la péninsule de Satsuma, quand les typhons ne frappaient pas la côte. Passé le ruisseau, des clochettes d'*akichoji* la retinrent dans l'ombre, avant qu'elle ne s'attardât devant de rares *kawaranadeshiko*, les petites étoiles mauves et automnales. De véritables bijoux, ces fleurs offertes sur leurs filiformes tiges vertes. Eisaku s'entendit avec un pêcheur de bars et de daurades afin que les mariés descendent la rive jusqu'à Ryugamizu, là où le volcan se dressait encore plus majestueusement que vu des berges de Shigetomi. Une mince fumée blanche s'élevait au-dessus du Sakurajima aux flancs mordorés, tel un bouquet de fête. Chunosuke repoussa les souvenirs du cataclysme qui, quatorze années auparavant, avait tué son meilleur camarade et entraîné son départ de Kyushu. Le panache blanc du Minamidake était maintenant un lis nuptial et rien d'autre, et c'est ainsi que le vit Kimiko.

---

1. *Shika odoshi* : tube de bambou fixé sur un axe et qui, rempli par l'eau d'une fontaine, se vide et revient en frappant une pierre.

Kensaku Koriyama s'était marié trois ans avant son frère jumeau. Son épouse, Teruko, était également native de Shigetomi, où son père, Tetsutaro Shimoirisa, travaillait à la distillerie de *shochu*. Bien que cela l'intéressât nettement moins que l'atelier de menuiserie des Koriyama, Kimiko dut la visiter sous la conduite de son beau-frère. Aux trois quarts enterrées, les grandes jarres de céramique dans lesquelles fermentait le saké de patates douces (les *satsumaimo*) alignaient leurs couvercles de bois dans la pénombre du plus ancien bâtiment. Aux yeux de la visiteuse, un mystère flottait sous les poutres brunes, entre les grandes cuves et jusqu'à l'alambic d'où montaient des émanations de *shochu* : pourquoi les hommes de Kagoshima appréciaient-ils tant cet *imo-shochu*, alcool du Diable s'il en était, dont quelques invités de la noce s'étaient passablement enivrés ?

Kensaku et Teruko avaient déjà un fils de quinze mois, le joufflu Rinzo qu'il fallait tenir à l'écart de l'atelier. Sueko aimait son rôle de grand-mère et elle n'eut pas à parler pour que Kimiko comprît qu'elle eût aimé l'être deux fois. Il y avait, entre la menuiserie et la maison, entre les odeurs de copeaux et de friture, une douceur des jours qui reprit possession des lieux après le départ de la parentèle. Oh ! Sueko ne le savait que trop : un enfant de Kimiko et Chunosuke grandirait très loin d'elle, elle ne le verrait qu'en photo, comme le navire sur lequel son fils voguait à la poursuite des baleines. Ayukawa, pour elle, était presque un autre monde, bien qu'Aya lui eût déclaré, à son premier réveil face à la baie de Kinko :

— Chez vous, il fait plus chaud, mais l'océan est un peu notre mère à tous. Et quand il se fâche, ici ou là-bas, nous devons trembler de la même façon.

Après quelques brèves excursions dans les environs de Shigetomi, l'inévitable visite au sanctuaire de Kirishima dans la montagne aux vingt-trois volcans, une longue journée dans les quartiers animés de Kagoshima et une balade au pied du Sakurajima, tantôt seuls, tantôt en compagnie d'Aya et Sueko, Kimiko et Chunosuke reprirent le train du Nord. A la demande de leur tante, ils passèrent une journée à Tokyo, principalement dans le quartier où le tremblement de terre avait emporté Kyoka et Hiroko. Cinq années déjà, mais la capitale gardait les marques du séisme. Des cousins de Kimiko évoquèrent les minutes d'épouvante auxquelles ils avaient survécu par miracle, selon leurs propres termes. Les larmes de Kimiko et les silences d'Aya durcirent encore le rappel du désastre, dans le dédale des rues étroites et hâtivement reconstruites.

De retour à Ayukawa, le couple loua l'habitation d'un pêcheur qui s'était récemment retiré à Ishinomaki, près de ses enfants. Murs et toit étaient en bon état, et Chunosuke avait assez vu son père à l'ouvrage pour effectuer sans peine les quelques réparations nécessaires sur deux cloisons. Plus près du port que la maison des Ikeda, le nid des amoureux n'était toutefois qu'à dix minutes de marche de Higaka-cho, et les visites à la tante Aya se répétèrent tel un doux rite précédant l'appareillage du Kurosaki Maru. Kimiko conserva son emploi, tout en agrémentant le logement de cent détails auxquels l'homme du Sud fut sensible. Et lui se mit à rapporter de chaque pêche quelque poisson fort bien-venu sur le gril ou en casserole.

— Un balaou qu'une baleine t'a laissé...



Ou bien :

— Deux maquereaux qui n'étaient pas du goût des rorquals...

Et Kimiko les préparait, les cuisinait sous l'œil d'un homme dont les mains aussi étaient amoureuses. Ah non ! pas un de ces machos de Kagoma<sup>1</sup> qui faisaient la mauvaise réputation de Kyushu, mais un homme qui, après une semaine de tourmente, de rafales glaciales, de manœuvres dangereuses, se glissait dans la peau d'un tendre soupirant. D'une fois à l'autre, la séparation leur était plus pénible. Mais la mer était leur vie et, sans les cétacés, Ayukawa n'eût été qu'un misérable petit port de pêche, malgré la ferveur des pèlerinages à Kinkazan. Oui, les baleines seraient leur avenir, la question ne se posait pas, on devenait épouse de baleinier comme ailleurs femme de petit fonctionnaire ou de paysan, sinon de menuisier. Kimiko apprit à attendre l'heure du retour, comme sa mère avant elle, bien que les chalutages du Mangoku Maru le retinssent au large pour des périodes plus courtes que les chasses du Kurosaki Maru. De fille de pêcheur, elle devenait femme de chasseur de baleines, et la différence n'était pas toujours évidente.

Un dimanche où le navire était à quai, Kimiko pria son mari de le lui faire visiter. Une femme sur un baleinier, quelle idée, même au port ! Mais elle insista avec une si jolie moue et de tels arguments que Chunosuke Koriyama fut peut-être le premier marin de l'archipel à violer le tacite interdit. Le matelot de garde s'en étonna, en pensant qu'un gars de Kyushu pouvait avoir des idées aussi bizarres que celles d'un bonze éméché. Trois fois lavé à grande eau, le pont était praticable sans trop

---

1. Kagoma : abréviation de Kagoshima, parfois utilisée dans le langage populaire.

de danger jusqu'au canon lance-harpon, et la belle ne ménagea pas les questions sur son maniement, avant de détailler le gréement de l'avant à l'arrière. Cela amusait Chunosuke, qui évitait bien sûr les réponses trop précises sur tel ou tel risque en haute mer. Kimiko pourtant n'était pas dupe de cette délicate attention, elle à qui son père avait souvent parlé des dangers constants à bord des chalutiers.

Lorsqu'elle désira descendre dans la salle des machines, le matelot avisa son épouse de l'inconfort des lieux et du risque de s'y blesser. Rien n'y fit. Elle le suivit donc sur l'échelle métallique, entre les tubulures, moteurs et cadrans, dans la grasse odeur d'huile industrielle et de cambouis, alors qu'il multipliait les rappels du danger à glisser, à s'accrocher ici ou là dans la complexe mécanique.

— Pourquoi tiens-tu à voir le ventre du navire ? lui demanda-t-il, près d'un manomètre.

— Ce n'est pas le ventre, mais le cœur. Papa me l'a bien expliqué : sur un chalutier comme sur un baleinier, les manœuvres les plus habiles sont à la merci des moteurs, de ceux qui les surveillent.

Dans le sommeil des machines, il l'embrassa. Aucun bruit de pas sur le pont ni dans les coursives. Là-haut, l'unique matelot de service devait somnoler dans la cabine de pilotage, ou peut-être était-il descendu bavarder sur le quai. Seul les accompagnait le ronronnement étouffé de la génératrice assurant l'éclairage du bord. Une lumière pauvre, hachée par les ombres dures et croisées des poteaux et des poutrelles. A nouveau il l'étreignit, avant de se retourner vers l'échelle de fer. Mais elle le retint.

— Nous sommes seuls, Chunosuke. Seuls avec tes machines endormies. Alors viens et sème la tempête...

Il fixa longuement son épouse, à la fois grave et souriante dans la lueur falote que leur concédait l'exiguïté du passage. A peine défaits, sa coiffure avait quelque chose d'irréel dans l'agressif décor. D'une voix gamine, elle reprit :

— *Arashi, arashi...* – La tempête, une tempête de Satsuma pour une fille d'Oshika...

Le souffle du désir fit s'engouffrer de hautes vagues dans le coton ample et chaud. En des rives fuyantes, accueillantes, affamées. Elle le voulut, dès lors sans paroles ni soupirs, aussi brutal que la mer à l'étrave des chaloupes. Pourquoi là, ce dimanche, en ce lieu si étrange, plutôt qu'en quelque refuge terraqué d'une côte découpée à souhait? Elle aima ce vertige entre les arêtes de métal, ces grands bras qui lui donnèrent l'illusion d'une légèreté d'oiseau, chaque fois détruite et retrouvée dans l'ultime possession. Et dans cette fête amoureuse, les cadrans, volants et leviers se mirent à danser avec les étoiles, avec les boutons de morgeline et les caudales des baleineaux. Ivre d'extase et d'abandon, Kimiko eut un éclair de conviction : de cette heure brûlante au cœur du Kurosaki Maru, elle aurait un enfant, et ce serait un garçon. Un solide fils de baleinier, dans les yeux duquel la tante Aya percevrait peut-être la secrète ambivalence du Nord et du Sud. Un oncle, pêcheur manqué, ne lui avait-il pas dit, un soir de mauvaise lune, que le pays était un dragon échappé de Chine voilà cent mille ans et que s'il avait l'œil à Hokkaido et la queue dans les Ryukyu, sa gueule était bien la baie de Sendai.